

Nicolas Pellolio

Poulet à la Diable



Nicolas Pellolio

Poulet à la Diable

© Nicolas Pellolio, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9733-8

Librinova”

www.librinova.com

Illustrateur : Valentina Testa

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 – Le 36 perd un poulet

Paris, 8 avril 1960

Ce matin-là, le commissaire Bénédict Lorfeuvre ouvrit la porte de son bureau, un sourire mélancolique aux lèvres.

« Dans vingt minutes je ne serai plus commissaire. J'espère que je ne fais pas une connerie », pensa-t-il en regardant les bureaux déserts du 36.

Après quinze ans de service auprès de la brigade criminelle, il avait décidé de s'en aller. De faire autre chose. Pas loin ni dans un autre domaine, non, car il ne savait rien faire d'autre. Enquêter, résoudre, arrêter : c'étaient les maîtres-mots de sa vie. Mais l'organe de la police officielle ne lui disait plus rien. Les interminables rapports, les remontrances, la nouvelle génération qui remplaçait les vieux boucs lui donnaient mal au ventre et à la tête. Il avait besoin d'air, mais pas celui que l'on trouve à la campagne, celui-ci il se le gardait au chaud (et au frais) pour sa retraite. Il avait quarante ans et la mise au vert n'était pas pour tout de suite, mais ses cheveux déjà gris qui se teintaient de blanc un peu plus tous les jours le poussaient à aller voir ailleurs s'il n'y serait pas mieux.

Il s'assit derrière son bureau en merisier brun rougeâtre, ouvrit les tiroirs et entreprit de les vider sur son grand sous-main de cuir vert, usé, râpé et défraîchi par les frottements de ses poignets, de sa montre ou simplement par les centaines de dossiers qui y avaient transité. Le contenu des tiroirs était on ne peut plus variable : des documents tapés à la machine, des feuillets couverts de notes prises à la plume, des serviettes en tissu – pour s'essuyer la bouche quand il mangeait un sandwich en vitesse –, un chargeur vide pour son MAC 1950 de service, une bonne dizaine de photos de conquêtes d'un soir reconnaissantes et finalement son carnet d'adresses. Il le feuilleta rapidement, un sourire de satisfaction illuminant son visage. Ce précieux outil allait lui servir pour son prochain boulot, certainement. Le résultat de quinze années de travail de rue et de contacts était contenu dans le carnet de cuir noir usé. Des bistrots, des bonnes

adresses pour becter, des femmes très disponibles séduites ou à séduire, des indics, des tapineuses, des macs, des poulets, des ronds-de-cuir et même quelques truands. Il y avait des noms, des adresses – mises à jour autant que possible – des numéros de téléphone, des descriptions physiques ou des particularités qui permettaient de reconnaître quelqu'un, des notes en bas de page, complétant ainsi ce recueil de la vie grouillante de Paris depuis la libération.

Il contempla en soupirant un très épais dossier en carton gris. Il l'ouvrit et secoua la tête. Ce dossier contenait ses échecs. Tous les cas ratés, qui lui avaient échappé, mais pas par manque de compétence. Ces cas étaient la raison pour laquelle il partait. La raison pour laquelle il ne voulait plus être flic. Tous ces cas étaient restés sans suite, laissant impunis les coupables. Des défauts de procédure, des preuves jugées bancales, des vices de forme...en bref, uniquement des problèmes administratifs qui avaient permis aux avocats peu scrupuleux de convaincre des juges de laisser en liberté leurs clients. Lorfeuvre aurait voulu plus d'une fois pouvoir se comporter comme dans les films américains et faire justice lui-même. Le problème était que c'était un flic honnête, droit et qui n'était pas devenu serviteur de l'ordre pour outrepasser les lois. On n'était pas dans un film et il n'était pas acteur. C'était sa vie et son éthique personnelle. Ces dossiers resteraient à jamais en suspens, sauf récidive des coupables. Il n'avait simplement plus envie d'alimenter davantage ce dossier gris.

La porte s'ouvrit sur le directeur de la PJ, Marcel Frionnet, suivi de l'inspecteur Toussaint.

— Alors, mon vieux, c'est le grand jour ? demanda Frionnet, un sourire crispé lui tordant la bouche.

Lorfeuvre referma d'un geste sec son dossier, se leva et lui tendit la main. Les deux hommes se serrèrent la pince avec franchise. Il se tourna ensuite vers son remplaçant, lui serra la main à son tour, puis revint à son directeur.

— Oui, Monsieur le Directeur, répondit le futur ex-flic en soupirant. Je vide

mon bureau et je file.

Frionnet et Toussaint s'assirent sur les deux chaises recouvertes de cuir brun qui lui faisaient face.

— On te regrettera, Bénédicte, dit Toussaint, mal à l'aise. Il se trémoussait sur sa chaise, comme s'il s'était assis sur une punaise.

Lorfeuvre le considéra avec affection. Toussaint était un bon inspecteur, consciencieux, appliqué, suffisamment lèche-cul et ambitieux pour monter en grade, mais c'était un bon flic. Il l'avait eu sous ses ordres pendant près de dix ans et jamais il n'avait eu à s'en plaindre. Le fait qu'il prenne sa place le rassurait. Les hommes de la brigade seraient entre de bonnes mains. Quand l'administration avait pris connaissance de sa démission et que les noms des remplaçants avaient commencé à circuler, Lorfeuvre avait eu peur que, pour des raisons politiques ou de piston, ils placent un pied-tendre sans expérience, fils ou neveu d'un grand Mogul de la police. Il avait été soulagé quand il avait constaté qu'il existait encore un bon sens administratif qui leur avait fait préférer un bon inspecteur à un jeune branque.

Lorfeuvre regarda son presque ex-directeur... du moins officiellement. Frionnet et lui, depuis des années, désespéraient de la lenteur administrative, de l'effort à fournir pour boucler un dossier, même simple. Il suffisait de peu de choses pour qu'un avocat ou un juge ne trouve un défaut de procédure pour annuler une arrestation, faire disparaître une preuve ou pour reporter un procès. La corruption n'expliquait pas tout. Les policiers de la brigade criminelle passaient plus de temps la tête dans leurs rapports qu'à fouler le trottoir. Plus la patience de Lorfeuvre diminuait et plus il échouait à boucler des dossiers. Frionnet devenait barjo à force de supplier les hauts représentants de l'Administration de bien vouloir passer outre certains manquements à la procédure et de leur permettre d'enfermer un coupable. Au bout de quelques années à ce régime, le commissaire divisionnaire Bénédicte Lorfeuvre et le directeur Marcel Frionnet décidèrent que leur envie de justice allait devoir outrepasser leur travail officiel. Il avait été décidé que Lorfeuvre démissionnerait

et créerait son agence de détectives. Une solide collaboration permettrait à l'un d'apporter à l'autre ce qui lui manquait, ce qu'il ne pouvait pas faire, et vice-versa. Un policier ne peut se comporter en dehors de la loi et un détective ne peut se passer d'un représentant de la loi pour une arrestation par exemple. Les deux organes se compléteraient à merveille. Quand l'inspecteur Toussaint, excellent flic et fiable à cent pour cent, avait été choisi officiellement par les autorités, Lorfeuvre et Frionnet l'avait mis au parfum. Tout d'abord surpris, il avait très vite applaudi l'idée. Il entraînait parfaitement dans le moule. Dès lors, seuls ces trois hommes étaient au courant de la petite astuce. Quant à l'aspect financier, Frionnet ferait tout son possible pour sortir un budget régulièrement pour aider Lorfeuvre à payer son salaire. Sinon, il n'aurait qu'à réellement travailler comme une agence et faire ainsi rentrer de l'argent.

Les trois hommes discutèrent une trentaine de minutes des formalités de la succession, puis les divers derniers documents signés, l'ex-commissaire remit son badge et son arme de service. Ensuite, ils se levèrent. Lorfeuvre avait une boule de feu dans le ventre et qui semblait remonter jusque dans la gorge : désormais, il n'était plus policier.

— Toute la brigade nous attend de l'autre côté, dit en souriant le directeur. Allons-y !

Ils sortirent du bureau et se retrouvèrent dans la salle principale de l'étage, remplie de bureaux en bois, de chaises, de machines à écrire, de téléphones et d'armoires à classeurs. À ce moment, une assourdissante acclamation leur explosa les tympans. Tout le 36 semblait s'être concentré dans la pièce. Policiers en uniforme et en civil, secrétaires et officiers étaient présents, applaudissant et hurlant. Lorfeuvre se composa un sourire qui se voulait détendu et le figea sur son visage. Le directeur leva les bras au ciel, les mains ouvertes pour réclamer le silence.

— Je ne vous embêterai pas longtemps. Je tiens seulement à confirmer qu'à partir de cet instant, le commissaire Lorfeuvre ne fait officiellement plus partie de nos effectifs !

Un hurlement sorti de toutes les gorges fit trembler les fenêtres.

— De ce fait, à partir de cet instant, et comme il a brillamment réussi l'examen, l'inspecteur Toussaint est officiellement promu au grade de commissaire !

Un deuxième hurlement secoua l'étage.

— Une dernière chose avant de vous livrer en pâture ces deux veinards. Oui, je dis bien « deux veinards », car l'un a la chance de s'en aller et l'autre de rester ! Je fermerai les yeux trente minutes sur la consommation d'alcool dans les bureaux du 36 !

Frionnet se retira sous les vivats et les rires, après avoir serré une dernière fois la main de Lorfeuvre. Ils s'étaient longuement parlé au cours des derniers jours et tout avait été dit. Le directeur parti, les gens se pressèrent vers les ex et nouveau commissaires. Tout le monde fit brusquement silence quand une superbe fille s'avança : Béatrix Beccus. Elle portait les mêmes initiales que la Bardot et était encore plus jolie. Un mètre soixante-quinze de beauté blonde, aux longs cheveux ondulés, aux longues jambes au parfait galbe gainées de bas noirs, de celles qu'on aimerait prendre à son cou. Elle s'approcha en ondulant exagérément ses hanches et cligna plusieurs fois de ses beaux yeux verts en souriant.

— Vous partez vraiment commissaire ? minauda-t-elle d'un ton qui pourrait sérieusement faire fondre la Mer de Glace.

— Euh, oui, bégaya Lorfeuvre, comme un puceau devant sa première professionnelle.

Tous les hommes présents pouffèrent. L'ex-commissaire avait une réputation de tombeur de première classe et adorait se vanter de ses conquêtes. Là, il apparaissait comme un collégien devant son premier clandé.

— Mais alors que vais-je bien pouvoir faire sans vous ? continua la lampe-torche blonde.

— Je ne sais pas, je...

— C'est simple, j'irai me consoler dans les bras du nouveau commissaire !

s'écria Béatrix en se jetant au cou de Toussaint qui tenta de la réceptionner sans trop la peloter. Un énorme éclat de rire général salua la performance de B.B. Les hommes ricanèrent en voyant l'air dépité de Lorfeuvre, qui s'en voulait de s'être fait ainsi avoir. Cette moussmé ne manquait pas de cervelle. Alliant plastique parfaite et intelligence fine, elle avait de quoi foutre des complexes à n'importe qui. Par ailleurs, personne ne l'avait jamais vue avec un homme et les rares inconscients qui s'étaient faussement vantés de l'avoir séduite s'étaient pris des soufflets percutants devant tout le monde. Béatrix se rêvait, mais ne se couchait pas. En tout cas pas avec quelqu'un de la maison.

Béatrix sourit à tout le monde et colla un baiser sonnant sur la joue du pauvre Lorfeuvre, tout penaud. Elle lui laissa une belle marque de rouge à lèvres et rit comme une enfant de son bon tour. Lorfeuvre secoua la tête en souriant. La journée allait être longue. Les verres de cognac furent distribués à la pelle et Lorfeuvre fit un signe de tête à Toussaint. En aucun cas il ne voulait l'éclipser. Il leva les bras comme l'avait fait le directeur et le silence se fit après quelques dizaines de secondes.

— Merci, mesdemoiselles, merci les gars ! s'écria-t-il. Je tiens à vous remercier pour ces quinze années de travail, de sueur et de souffrances. Je ne vous oublierai pas et je vous laisse entre des mains amies et connues. L'inspecteur, pardon, le commissaire Toussaint se fera un plaisir de remettre un peu d'ordre où j'ai été un peu trop laxiste.

Des huées et sifflements remplirent la salle.

— Je vais avoir du boulot, dit gravement Toussaint en secouant la tête de droite à gauche. Un vrai bordel ce 36.

Tout le monde éclata de rire et les deux amis se serrèrent la main sous les acclamations de la brigade.

— Dites, commissaire... pardon, monsieur Lorfeuvre, plaisanta un policier en uniforme, vous allez vraiment ouvrir votre agence de détectives ?

— Mais oui, mon cher Duchêne, c'est ce que je vais faire au plus vite. Le misérable salaire de commissaire ne m'a pas permis de faire beaucoup de

réserves.

— Ouais, on sait bien ce qui va se passer, patron, ricana le dénommé Branec, vous allez passer vos journées les pieds sur le bureau, un cigare au bec, un whisky à la main et une chouette secrétaire sur les genoux.

Il prit une pose grotesque et la bouche en cul de poule déclara :

« En réponse à votre honorée du tant... »

Lorfeuvre éclata de rire.

— Tu regardes trop les films américains, toi. Ici, en France, on bosse vraiment... même avec le pastis à la main !

— En tout cas, s'il vous faut une secrétaire sur les genoux..., glissa sournoisement Béatrix.

Une fois encore, la salle éclata de rire. Lorfeuvre serra la main de Basil Branec, excellent limier qui serait sans doute promu sous peu. C'était également un séducteur number one et il se vantait d'avoir séduit la moitié des filles du 36. L'autre moitié étant réclamée par Lorfeuvre, bien évidemment. La seule ombre à leur tableau de chasse macho était Béatrix. Les deux s'y étaient cassé les dents en beauté.

— Je suis heureux, commissaire, dit Branec d'une voix exagérément dramatique, non pas d'avoir travaillé à vos côtés, car cela va de soi, mais...

La salle fit silence, se demandant où le jeune et beau policier voulait arriver.

— Mais... de rester le seul coq dans la basse-cour !

Tout le monde hurla de rire avant de le siffler.

— Peut-on vraiment appeler un coq, celui qui n'a pas couché avec toutes les poules ? fit la voix douce et ferme de Béatrix.

La salle se tint les côtes de rire, tandis que Branec rougissait de honte. Cette fille était redoutable.

Les salutations se poursuivirent tandis que derrière, au fond de la salle, deux hommes se tenaient debout, appuyés contre le mur, un verre de cognac à la main.

— Hé, les gars, vous ne venez pas saluer Lorfeuvre ? leur demanda un policier en civil.